

LE TRAIT D'UNION

octobre - novembre - décembre 1996 - N° 13

EDITORIAL

Si cela était nécessaire, l'article de Françoise Bastid sur Tante Marie-Louise, surnommée Tante Mimi, sœur de Joseph et de Marcel Chappey serait à lui seul une justification de ce journal. Ne pas oublier l'un ou l'autre de nos ancêtres surtout si sa vie fut une suite d'épreuves.

Ne pensez pas, à la lecture de la tribune libre qu'une nouvelle ligne éditoriale se dessine : pourquoi ne pas parler du présent et exposer ses

idées de temps en temps ? C'est ce que je vous propose ici avec la « Tribune libre ». Dans ce numéro, j'ai souhaité, compte tenu de l'actualité, avoir l'avis des médecins de la famille sur la réforme de la Sécurité Sociale. J'attends vos réactions.

J'en profite pour vous souhaiter de très bonnes fêtes de fin d'année et vous présenter tous mes meilleurs vœux de bonheur et de santé pour 1997.

Caroline

LES 90 ANS DE TANTE COLETTE

Le 22 juin dernier, tante Colette fêtait ses 90 ans. Cet événement a donné lieu à une manifestation municipale ainsi qu'à un rassemblement familial autour de ses 3 enfants, de ses 9 petits-enfants et de ses 8 arrière petits-enfants (à l'époque) et de leurs

conjoints. Voici quelques photos illustrant ces réunions.

C'est également l'occasion de publier un texte de Tante Colette sur l'histoire de la mairie du VII^e arrondissement.

On vous avait prévenus, Tante Colette est formidable !

Une figure du VII^e

C'est avec joie et reconnaissance que la mairie du VII^e et la Société d'Histoire et d'Archéologie ont fêté le 90^{ème} anniversaire de Colette Lamy-Lassalle, présidente d'honneur de cette société, qui a tant fait par sa grande érudition et son charisme pour notre arrondissement.

Madame Aurillac, député maire, entourée de Mmes Hodent de Brontelles, Rimbert-Dubois, et de Mrs Hubin, Dumont et Kollitsch, après avoir rappelé les principaux titres de Colette Lamy-Lassalle a parlé avec émotion et chaleur de l'immense travail qu'elle a réalisé avec son équipe : expositions-conférences-visites-publications...etc., mais plus encore de son rayonnement, de son enthousiasme communicatif qui la font aimer et admirer de tous ceux qui l'approchent.

Isabelle du Pasquier, présidente de la Société d'Histoire et d'Archéologie du VII^e, entourée des membres du Bureau et du Conseil d'administration, a tenu à lui remettre de la part de tous ses amis quelques cadeaux.

Etaient aussi présents à cette sympathique cérémonie: Béatrice de Andria, délégué général à l'Action Artistique de la Ville de Paris, qui pendant des années l'a soutenue et aidée, et le professeur Jean Jacquart, président de la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de Paris et d'Ile de France.

Après lui avoir remis la médaille d'or de la Mairie, Madame Aurillac a réuni l'assistance autour d'un buffet.

Marie-Thérèse de Truchis
Vice Présidente de la S.H.A. du VII^e



Madame Lamy-Lassalle,
veuve du Professeur Lamy
est Diplômée de l'Ecole du Louvre,
Diplômée de l'Institut d'Art
et d'Archéologie,
Conférencière de la Caisse
Nationale des Monuments
Historiques,
Membre de la SHA du VII^e
depuis 1934, Présidente de
la SHA du VII^e de 1978 à
86, puis Présidente
d'Honneur de cette Société,
Vice Présidente de la
Fédération des Sociétés
d'Art et d'Archéologie de
Paris et d'Ile de France,
Officier des Arts et Lettres.

SOMMAIRE

LES ACTUALITES :

<i>Les 90 ans de Tante Colette Lamy</i>	p. 1/2
<i>Une soirée Chappey à Garches par Colette Baubion</i>	p. 3
<i>Une réception à l'Elysée</i>	p. 3
<i>Calvi rend hommage à Adolphe Landry</i>	p. 4

LES SOUVENIRS :

<i>Portrait : Tante Marie-Louise par Françoise Bastid</i>	p. 7
<i>Le Domaine Enchanté par Hélène Plat</i>	p. 8
<i>Décryptage cassette Henri Bonnet pour Tante Madeleine</i>	p. 10
<i>Anecdote sur Tante Madeleine par Catherine Spalter</i>	p. 12
<i>Anecdote sur César Campinchi par Claude Chappey</i>	p. 12

REGARDS SUR :

<i>Recherche minière dans le Sahara de Mauritanie par Philippe Bastid</i>	p. 13
<i>Tribune libre :</i>	
<i>De l'avenir de la médecine</i>	p. 14
<i>Courrier des lecteurs</i>	p. 16
<i>Annonces</i>	p. 16

INFORMATION BAMY :

Une messe de «bout de l'an» sera célébrée en l'église Saint Pierre Saint Paul de Clamart à 18 h 30 le samedi 21 décembre 96.



A l'hôtel MIKRO
 (où eu lieu le déjeuner
 d'anniversaire)
 les enfants de
 Tante Colette:
 Catherine (Spalter)
 Florence (Decker)
 et Didier



La Mairie du
 VII^e arr^d
 en 1996
 et
 L'hôtel au
 XVII^e siècle
 ✓



UNE MAIRIE AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN

par Colette Lamy

Ils sont nombreux les couples de la famille à avoir été unis à la mairie du VII^e, au 116 rue de Grenelle. Mes deux filles Catherine et Florence, ma petite-fille Dominique et mes neveux Jérôme et Emmanuel Chappey.

Pourquoi évoquer ces unions ? Elles permettent de rappeler l'intéressante histoire de l'hôtel Le Coigneux construit en 1645 et devenu en 1862 mairie du VII.

Jacques Le Coigneux, président au Mortier au Parlement de Paris avait, en 1645, fait construire dans la plaine

de Grenelle, un vaste hôtel pour y «jouir de la tranquillité des champs et respirer tout à son aise».

En 1710, l'hôtel devient la propriété du Maréchal de Villars dont les réceptions sont très recherchées. On se dispute les invitations de Madame la Maréchale. En 1707, elle donna à souper au tsar Pierre le Grand. On joua une symphonie militaire, le tsar prit un tambour et le maréchal les cymbales !!

En 1772, le nouveau propriétaire sera Louis de Cossé, duc de Brissac. A la mort de Louis XV, Madame du Barry

y eut son appartement à côté de celui du maître de maison.

A la Révolution l'hôtel est réquisitionné.

A la Restauration il revient à la famille de Mortemart, héritière des Cossé Brissac.

L'hôtel, ensuite acheté par les Matthiessen, deviendra l'ambassade de Turquie en 1854 puis mairie du VII^e arrondissement en 1862.

Nous sommes bien loin de l'époque où «faute de pavés on s'embourbait dans la cour».

SOIREE CHAPPEY A MARNES

par Colette Baubion

Le 19 octobre une soirée familiale réunissait une partie de la famille Chappey plus quelques amis de Jean-Pierre et Marise qui présentaient leur gendre Yann Goubin, à ceux qui n'étaient pas au mariage le 25 juin dernier à Beg an Aven en Bretagne. Une fois encore cette réunion avait lieu chez Philippe et Françoise Bastid.

Nous avons profité de cette occasion pour fêter aussi deux anniversaires, les 70 ans de Jean-Pierre - en toute sérénité, vous le connaissez - et les 40 ans de mariage de Marise et Jean-Pierre.

Pierre Baubion évoqua en quelques mots le rôle de Jean-Pierre dans cette famille Chappey à composante essentiellement féminine, - avec tout ce que cela a de piquant bien sûr ! - et loua les qualités de sang-froid, de sérénité et même ... de patience qui font, a-t-il dit, de Jean-Pierre le frère aîné et le chef de famille si apprécié. Le cadeau qui fut offert à Jean-Pierre et Marise, grâce à la générosité de tous, fut un chèque voyage : tentés d'abord par l'Egypte, ils pensent plutôt maintenant à

Séville et l'Espagne du Sud à leur retour ils nous raconteront.

Enfin, ce fut aussi l'occasion de souligner le rôle du Trait d'Union et de remercier Caroline, absente malheureusement, en même temps que de demander aux jeunes générations d'y apporter leur écho. Toutes ces jeunes femmes qui ont une vie professionnelle et familiale ont certainement des expériences intéressantes et variées - que toutes celles qui écrivent, voyagent, enseignent, soignent etc... etc ... nous parlent un peu plus d'elles - quelques anecdotes, même courtes, illustrées et pimentées par les dessins de Frapar - qui déjà met une touche d'humour appréciable dans le T U - seraient les bienvenues.

En plus des évocations et des souvenirs, fort intéressants certes et qui permettent de mieux connaître la famille, ces récits plus actuels ajouteraient une autre dimension à cette chronique familiale.

A bon entendeur.... Merci

UNE RECEPTION A L'ELYSEE

Le 7 octobre dernier, Le Président Jacques Chirac remettait l'insigne de grand officier dans l'Ordre de la Légion d'Honneur à Jean-Philippe Lauer.

JEAN-PHILIPPE
LAUER... UN
EXCELLENT
GRAND OFFICIER
DE LA LEGION
D'HONNEUR!



Joyor Eliza Edouard Colombe



entourant Monsieur et Madame LAUER

CORSE MATIN
17/11/96

CALVI

RÉDACTION, PUBLICITÉ, ABONNEMENTS : 10, avenue du Commandant-Marche — Tél. 04.95.65.90.60 — Télécopie : 04.95.65.43.52

Adolphe Landry : hommage à un grand homme

40 ans après sa mort, la personnalité exceptionnelle de l'ancien maire de Calvi, grand homme politique et intellectuel d'avant-garde honore toujours la ville. La conférence exposition organisée hier en a apporté une preuve vivante...



L'assistance attentive rassemblée salle des fêtes de l'hôtel de ville lors de la conférence

(Photo Studio Luis)

A travers les témoignages de sa famille, au fil des interventions retraçant sa vie, sa carrière, son œuvre, mais aussi en images avec une exposition photographique, c'est un hommage vivant que la ville dont il fut maire pendant 37 ans a rendu hier à Adolphe Landry.

Né en 1874 à Ajaccio et décédé en 1956, cet illustre Calvais fut député de la Corse, sénateur et successivement ministre de la Marine, de l'Instruction publique et du Travail.

A l'occasion du quarantième anniversaire de sa disparition, la municipalité a donc organisé hier une conférence-exposition « L'homme et sa légende ». Une assistance très nombreuse y a participé, salle des fêtes de l'hôtel de ville, parmi

laquelle de nombreux anciens, contemporains du personnage dont ils furent de fervents admirateurs et partisans, mais aussi des jeunes venus découvrir un homme qui honore aujourd'hui encore la mémoire de Calvi.

Militant, intellectuel et scientifique

Beaucoup de souvenirs au rendez-vous de cet hommage « le plus important qui lui ait jamais été rendu », soulignait le maire, M. Ange Santini en préambule, à commencer par ceux du petit-fils d'A. Landry (voir encadré). A ses côtés, **Jacqueline Sauvageot**, sa petite nièce, offrit à l'assemblée un formidable exposé sur les trois sœurs d'A. Landry, entraînant l'auditoire dans l'at-

mosphère de son époque. A son tour **Marie-José Loverini**, s'intéressa au profil politique du personnage « militant socialiste mais pas marxiste », évoquant notamment les personnalités influentes de son père et son professeur Charles Andler. **Bernard Raffalli**, traça quant à lui le parallèle entre la Corse du début du siècle et la modernité d'un homme de légende. C'est pour sa part, l'intellectuel d'avant-garde qu'**Irène Delalain** présentait, en développant son activité littéraire, économique et sociale. Enfin, **Paul-Marie Romani** aborda l'œuvre scientifique d'Adolphe Landry, qui fut économiste, démographe et législateur.

« Un souvenir ému »

Composée d'une trentaine

de photos prêtées par la famille et M. Pascal Marchetti-Leca l'exposition accompagnant la conférence était inaugurée ensuite. Elle sera ouverte au public jusqu'au 29 novembre.

Quant au mot de la fin, pourquoi ne pas le laisser à M. Joseph Massoni de Calenzana, ministre plénipotentiaire (Affaires Étrangères) qui fut chargé du secrétariat particulier d'Adolphe Landry pendant 5 ans et qui confiait à l'issue de la manifestation : « Je garde de lui le souvenir ému d'un homme d'une grande simplicité, exceptionnellement humain, un homme prestigieux pour la Corse et pour la France. »

Emmanuelle POUQUET

Calvi honore Adolphe Landry

CORSE
MATIN 17/11
96



Philippe
Delmas

Isabelle
Savignat
(au 1er plan)

Il fut maire de Calvi pendant 37 ans, député de la Corse, sénateur, plusieurs fois ministre, économiste, démographe... Quarante ans après sa disparition, Calvi a rendu hommage hier à l'homme d'exception que fut Adolphe Landry à travers une conférence-exposition. Ci-dessus, autour du bureau d'Adolphe Landry, M. Joseph Massoni, ministre plénipotentiaire qui fut son collaborateur (assis au centre), et le maire de Calvi, M. A. Santini (à sa gauche) entourés de membres de la famille d'Adolphe Landry et des conférenciers. (Photo Studio L'Espresso) ▶ Page G

M 0685 - 1117 - 4,30 F



Adolphe
ANDRY
↓

P. Delmas :

« Il était mon grand-père... »



Avec Philippe Delmas, son petit fils, qui ouvrait la conférence hier, après l'allocution du maire, l'assistance a découvert l'homme qu'était Adolphe Landry :

« Son intelligence était particulièrement vive et concrète ; il était doué pour l'analyse et la synthèse et il a d'ailleurs abouti à des constructions intellectuelles aujourd'hui encore très reconnues. Sa bibliographie est là pour témoigner de ce souci de théoriser, mais avec un grand sens pratique et la recherche de la précision. »

« Optimiste, il pensait qu'on pouvait, non pas changer, mais améliorer le monde. Il a en ce sens utilisé son intelligence avec courage et volonté et n'a jamais voulu que son engagement politique soit gratuit. Il a ainsi refusé de siéger à l'assemblée nationale constituante car on y était nommé et non élu. »

« Calme et réservé, on pouvait prendre son attitude pour de la froideur, mais il était doté d'une grande gentillesse, d'une immense amabilité, et savait être attentif, disponible et patient. Sans oublier un certain sens de l'humour. »

M. Delmas tenait enfin à féliciter la ville de Calvi, « car avoir choisi de donner son nom à un quai, est un symbole important, c'est un quai d'accueil et cela correspond bien à sa personnalité. »

Et celui-ci de conclure : « L'initiative de cet hommage me touche très profondément, je remercie la municipalité de m'avoir permis d'offrir ce témoignage à un grand-père que je regrette d'avoir trop peu connu. »

CALVI

Adolphe Landry (1874 - 1956) "L'homme et sa légende" Hommage à son illustre maire



Salle des fêtes de l'hôtel de ville; le maire, Ange Santini, Philippe Delmas petit-fils d'Adolphe Landry), Antoine Luciani (ancien conseiller municipal de Landry); les universitaires intervenant au débat : Marie-Josée Loverini, Jacqueline Sauvageot (petite-nièce d'Adolphe Landry), Bernard Raffali, Irène Delalain, Paul-Marie Romani... (Photo Denis déron)

De l'infiniment petit, maire de Calvi de 1910 à 1954, à l'infiniment grand "président de l'Union Internationale pour l'Etude scientifique des problèmes de population", Adolphe Landry (1874 - 1956) fut un humaniste au sens noble du terme.

Mais nul n'étant prophète en son pays, cet homme exceptionnel qui s'est notamment distingué par une brillante carrière politique à l'échelle nationale, et dont les traités d'économie font encore référence est paradoxalement méconnu des jeunes générations. Il méritait d'être à nouveau sous les feux des projecteurs.

Et depuis hier, c'est chose faite à Calvi sous l'impulsion du maire, Ange Santini et du comité d'organisation (1), un colloque et une exposition lui sont consacrés :

"A l'occasion du 40^e anniversaire la ville de Calvi, dont il a été maire pendant 37 ans a souhaité lui rendre hommage en lui consacrant une conférence et une exposition photographique, qui retraceront les moments importants de sa vie personnelle et politique".

"Cet événement a pour objectif de faire connaître aux Calvais, un des personnages illustres jamais célébrés jusqu'alors et dont l'action a été déterminante pour le développement de leur ville. Notre démarche, s'inscrit

dans un cadre culturel inter-communal puisqu'il permet d'introduire le colloque international "Adolphe Landry, économiste, démographe, législateur". Organisé par l'Université de Corse, il se tiendra du 3 au 6 septembre 1997 à Corte.

Homme de courage

La qualité des intervenants et les thèmes abordés lors du colloques (nous y reviendrons dans une prochaine édition) préfigurent la richesse et la diversité de l'oeuvre d'Adolphe Landry. Administrateur National contre la dépopulation (1910) on lui doit notamment les premières mesures sociales en faveur des familles nombreuses.

Elu député (radical-socialiste) de la Corse en 1910, il aura comme adversaires insulaires (parfois acharnés) le parti de Gavini puis celui de François Pietri. Plusieurs fois ministre, (du travail en 1932) homme de gauche, il obtient du parlement que le bénéfice des allocations sociales soit attribué à tous les salariés du commerce et de l'industrie. Cette loi sera étendue aux salariés agricoles en 1937.

Homme de courage, en juillet 1940 Adolphe Landry refusera de voter les pleins pouvoirs à Pétain. La sanction (démocratique) ne tarde-

ra pas; il sera démit de ses fonctions de maire de Calvi et le Haut Comité de la Population sera supprimé. Il préside alors la première réunion clandestine du parti radical-Socialiste et ouvre sa maison aux résistants...

Il n'en poursuit pas moins son activité d'économiste - au sein de l'Union Internationale pour l'Etude scientifique de la population - et de législateur, il est nommé sénateur de la Corse en 1946...

Quant à l'exposition, dont le vernissage a eu lieu hier après-midi elle réunit 25 documents photographiques, dont certains ont été aimablement prêtés par son petit-fils, Philippe Delmas.

On peut aussi y voir des délibérations du conseil municipal et des actes d'Etat civil pendant sa mandature... Cette exposition sera ouverte au public à compter de demain lundi 18 et ce jusqu'au 29 novembre, dans la salle des fêtes de l'hôtel de ville.

Rosine ALBERTINI

(1)Comité d'organisation : Jean Guidoni, adjoint au maire délégué à la culture; Marie-Josée Loverini chargée de mission à la direction de la communication du C.E.A.; Anne-Marie Piazzoli chargée de communication de la ville et participation de la société des vins Clos Landry.

CHERE PETITE TANTE MIMI

par Françoise Bastid

C'est bien difficile d'écrire sur Tante Mimi sans sombrer dans le misérabilisme, tant sa vie, qui se déroule sous le double signe de la simplicité et de la sainteté, fut triste même pathétique.

Elle était la seule fille de la famille Chappey, suivie de deux frères ultra brillants. Elle était née à une époque (1887) où les filles étaient destinées, soit au mariage, soit au couvent. Ses parents choisirent pour elle (car je ne crois pas qu'elle ait eu son mot à dire) le mariage.

Elle fut donc mariée, certainement totalement ignorante des réalités de la vie et plus précisément de la vie conjugale ! Son mari s'appelait René Louis, Louis étant son nom de famille, mais on ne l'appelait jamais que l'oncle René Louis. Il était cultivateur ou marchand de charbon ou peut-être les deux à la fois je ne m'en souviens plus, mais ce dont je me souviens c'est que c'était non seulement un être fruste et brutal mais aussi totalement terrifiant avec son air bourru et ses énormes moustaches à la gauloise.

C'est un de mes plus noirs souvenirs d'enfance ces visites à tante Mimi et à l'oncle René Louis qui, je crois, habitaient à Crécy sur Serre.

Un fils unique, Jacques était né de cette union malencontreuse, fils qui, on le verra, ne donna pas beaucoup de joies à sa mère qui l'adorait. Ce cousin nous ne l'avons pratiquement pas connu. Seul reste curieusement imprimée dans ma mémoire sa photo que tante Mimi nous montrait souvent : il s'était engagé dans la marine et la photo le représentait avec le bérêt à pompon et le grand col marin des matelots de l'époque. Ce fils devait d'ailleurs, après la mort de tante Mimi, se reprocher de n'avoir pas, à temps, aimé sa mère.

Puis vint la guerre de 1940 et les deux frères Chappey, mon père et l'oncle Jo, s'engagèrent et partirent pour le front. Et on n'entendit plus parler de tante Mimi. Quant mon père revint en 1941, libéré par les Allemands après avoir été gravement blessé en défendant Gérardmer à la tête de son bataillon, il se préoccupa tout de suite de sa sœur et partit pour Crécy.

Ce qu'il découvrit peut paraître trop romanesque pour ne pas avoir été inventé, ou exagéré, mais c'est pourtant la stricte vérité.

Il découvrit sa sœur séquestrée dans le grenier de la ferme, dormant sur des sacs de pomme de terre (vides) tandis qu'au rez-de-chaussée l'oncle René Louis vivait en ménage avec la religieuse qui venait lui faire des piqûres. (A ce moment là on disait « les bonnes soeurs » quel euphémisme en l'occurrence !).

Mon frère emmena tout de suite sa sœur et prit, avec l'oncle Jo, la décision de l'installer à Avesnes sur Helpe, berceau de la famille Chappey ou tante Mimi retrouva celles qu'elle appelait « les petites amies », un lot de femmes probablement aussi solitaires et malmenées par la vie qu'elle même.

C'est là que tante Mimi vécut les dernières années de sa vie, venant chaque été passer les vacances avec nous à Soulaire.

Je la vois encore essayer de son tablier une larme discrète parce que disait-elle « mon vieux (elle nous appelait toujours ainsi), mon gars il n'est pas gentil ».

Un autre souvenir encore de tante Mimi : nous avions monté avec les cousins Chappey et Hélène Gaucher tout simplement Polyeucte (nous ne doutions de rien !). Marc, habillé d'une espèce de combinaison et d'une petite cape, était un jeune (il avait 13 ou 14 ans) et beau Sévère. Bamy, drapé dans des draps de lit et affublé d'une fausse barbe, était le roi Félix.

Après la représentation, tante Mimi eut ce mot merveilleux : « C'était bien gentil votre petite comédie ! »

Elle mourut en 1955, cette chère petite tante Mimi, sans avoir jamais eu un mot de rancoeur ou d'amertume, ni de révolte contre cette vie qui pourtant, ne lui avait guère souri.

S'il existe un Paradis, elle y sera sûrement allée directement ! Son fils Jacques lui a survécu quelques années, il avait, je crois ouvert une épicerie à Soissons. Il a fait une apparition furtive à l'enterrement de mon père, nous n'avons pas eu le temps de le remercier, il s'était déjà éclipsé. Je crois que depuis il est mort d'un cancer.

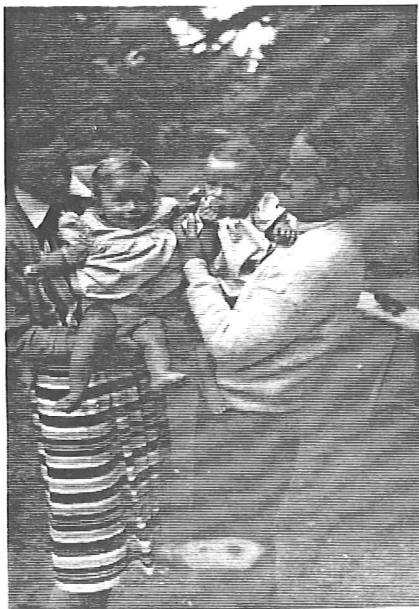


LE DOMAINE ENCHANTE¹

par Hélène Plat

Une ancienne amitié lie Hélène Plat à la famille Marcel Chappey. C'est donc tout naturellement que je lui ai demandé si elle pouvait nous raconter ses souvenirs.

Elle a eu la gentillesse de rédiger un article qui, compte tenu de sa densité, fera l'objet de deux publications. J'en profite pour la remercier et pour rappeler qu'Hélène Plat, petite-fille de l'historien G. Lenôtre, est l'auteur d'un livre sur Lucie Delarue-Mardrus : « Une femme de lettres des années folles ».



L'amitié de mon père, Jean Gauchet, et de Marcel Chappey, date du collège d'Avesnes sur Helpe, leur ville natale. Joseph et Marcel Chappey étaient, pour mes frères et moi, oncle Marcel et oncle Jo, dès notre entrée dans la vie.

Dans mes premiers souvenirs, je revois mes parents partant avec oncle Marcel et tante Nano pour un voyage en Bretagne. A Paris, ils allaient ensemble au théâtre. Je me souviens de leurs discussions autour des mises en scène nouvelles de Pitoëff : l'ascenseur chargé des « Six personnages en quête d'auteur » ou de la petite auto rouge du bon Dieu dans « Liliom » de F. Mohrar !.

L'originalité de Pitoëff, son accent russe, l'étrangeté de ses spectacle, provoquaient des conversations animées. Une certaine « Polka des chaises » dont j'ai oublié l'auteur avait beaucoup déconcerté Oncle Marcel et mon père... Cependant, tous étaient unanimes dans leur admiration pour le talent de Ludmilla Pitoëff qui, je m'en souviens, faisait pleurer nos mères en berçant une pelote de laine rose dans « Mademoiselle Bourrat » de Claude Anet, une « fille-mère » persécutée ! Ils évoquaient aussi les interprétations de Jouvett, de Sacha Guitry et la voix délicieuse d' Yvonne Printemps

Un peu plus tard, je revois la famille Chappey sur la plage de La Baule, Françoise et Colette vêtues de ravissants costumes de bain gris et rouge avec des pompons qui faisaient mon ambition (admiration ?), tricotés par la merveilleuse, inoubliable Mème-Fée. Geneviève Sornein (que l'on appelait, pourquoi ? Gros-Rat) portait un béret rouge, Jean-Pierre un béret bleu. Nous étions tous plantés sur des ânes ; celui de Colette caracolait : » Assez, assez, faut pas le fatiguer », disait-elle.

Tante Nano et maman fréquentaient les mêmes « cabinets de lecture ». Tante Nano, très cultivée, (elle était avocate, ce qui n'était pas fréquent à l'époque), adorait comme ma mère la littérature anglaise et américaine. C'est elle qui, pendant la guerre m'a parlé la première de Margaret Mitchell. Elle avait dû lire « Autant en emporte le vent » dès sa parution. « C'est tout à fait notre vie actuelle, me disait-elle, des robes confectionnées avec de vieux rideaux ».

Je ne relis jamais l'épisode de Scarlett drapée dans son velours vert usé sans penser à Tante Nano. En effet, quels miracles ne faisait-elle pas, aidée de tante Marthe, pendant l'Occupation, pour nous tricoter des chaussettes avec de vieilles laines qui « piquaient », mais nous tenaient chaud malgré la pénurie de charbon...

Même Dujour,
dans des bras
Anne Bastid

Jean Plat
(mari d'Hélène Gauchet)
dans des bras l'un de
leurs enfants (Marie-Odile)

à Doulaire

¹ Pardon, chère Elisabeth Goudge, de vous emprunter ce titre : il va si bien avec mon sujet !

Plus tard, la culture de Tante Nano m'était précieuse pour diriger mes lectures d'adolescente. Comme je lui avouais n'avoir jamais lu la saga des Forsythe, elle s'exclama : « Oh, Hélène, que tu as de la chance ! ».

La chaleur de son accent m'a convaincue. Aujourd'hui c'est moi la conseillère et j'imité inconsciemment la voix de Germaine Chappey pour dire la même phrase à mes petits-enfants.

Mais, pour moi, la grande « période Chappey » reste liée à mon arrivée à Soulaire, en juin 1940.

L'exode : avec les autres, nous sommes sur les routes, ne sachant où aller, ma grand-mère, mes parents, mon frère François, mon chat et moi. Nous échouons à Soulaire, accueillis (avec quelle chaleur, tous ceux qui les ont connues le devinent) par Tante Nano et Mème (pour moi Tante Marthe).

Tante Nano et ses enfants repartent à Angers et, seule, je découvre le jardin et surtout le petit bureau aux livres. Quelle merveille, cette bibliothèque garnie des « Livres de Prix » du lycée Molière : *Petite Mioche*. Pour les faire mentir, Fabiola (celui-là, relié en vert, Tante Marthe me l'a donné, je le dis souvent, uniquement dans cette édition, toute autre ne vaudrait rien à mes yeux !). On ne craignait pas d'impressionner les enfants, au Lycée Molière : toutes ces histoires sont tragiques : martyres, accidents, drames, j'adore ça ! Je ne bouge plus du petit bureau, c'est la guerre, la défaite, mais je fuis le réel et ce sont les malheurs de P'tite Mioche qui me font pleurer.

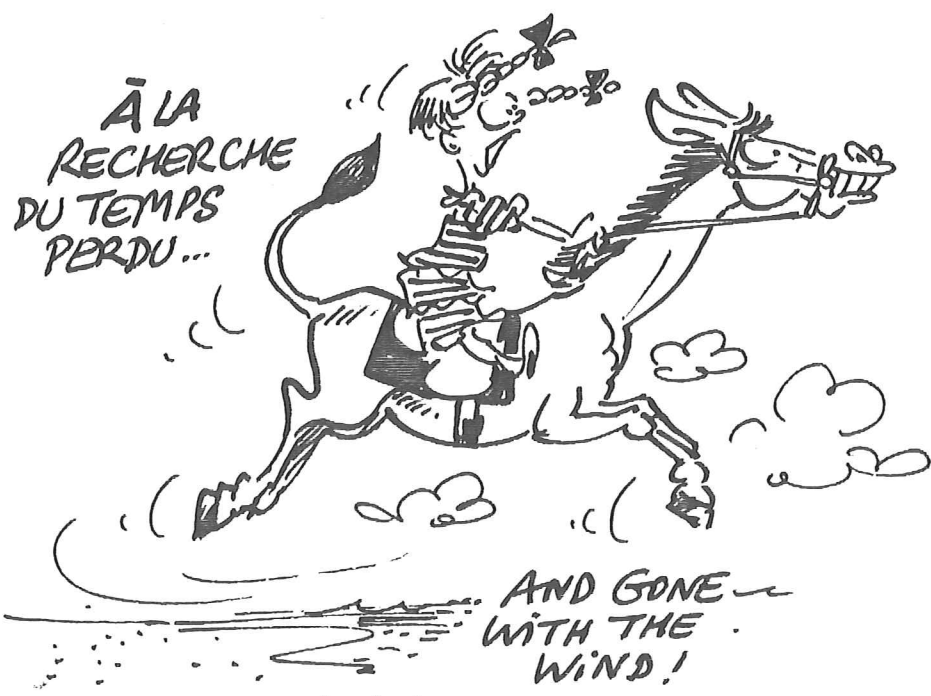
Avec l'arrivée de Françoise et de Colette, nouveau bonheur ! Nous jouons les épisodes de nos livres favoris. Françoise précipite en hurlant un bébé par la fenêtre (par égard pour Nane, nous prenons une poupée). A cette vue, Colette et moi poussons des cris dont nos mères ne s'alarment pas.

Elles ont beaucoup d'autres soucis, sans nouvelles d'Oncle Marcel, d'Oncle Jo ni de mon frère André.

L'été suivant, nous découvrons les trésors de la bibliothèque du village qu'il faut d'abord soumettre à la censure des parents. Je revois Germaine Jo, feuilletant une brochure et lisant : « Minuit sonnait et Madame de Grandmanoir, frémissante, attendait son destin. » Phrase prometteuse ... Mais tante Germaine s'exclame : « Oh, oh, c'est quand même trop mélo ... On vous permet Arsène Lupin, mais pas celui-là ... » Tante Nano et Maman approuvent : nous ne lirons jamais ce chef d'œuvre...

SUITE AU PROCHAIN NUMERO

QUAND J'SERAI GRANDE, JE SERAI GENTLE WOMAN CAMBRIOLEUSE !



ENREGISTREMENT D'

ONCLE HENRI BONNET

POUR TANTE MADELEINE WEULERSSE

Depuis quelques numéros vous pouvez découvrir le contenu de la cassette enregistrée par Henri Bonnet pour Tante Colette.

La fin de cette cassette sera publiée dans un prochain numéro, son contenu n'ayant pas un rapport immédiat avec la famille. Je n'ai pu résister au plaisir de vous faire découvrir le contenu d'une autre cassette, celle-là enregistrée pour tante Madeleine.

Alors, ma petite Madeleine, tu veux que je te raconte des histoires. Il m'en reviens une que j'ai vécue avec notre très cher Campinchi.

Figure-toi qu'un matin il me téléphone et me dit : « Est-ce que tu pourrais te rendre libre demain, je voudrais que tu assistes à un duel qui concerne l'un de mes amis et que tu sois le médecin de ce duel. »

Et le lendemain matin, avec Campinchi, nous allons chercher l'homme en question. Il s'agissait de Pierre Cot. Il était à l'époque un ministre important, homme décidé et à ma grande stupéfaction je vois arriver dans le taxi une lavette, un homme complètement déboussolé, peureux, inquiet, tout à fait à l'opposé de ce que nous pensions être cet homme. Enfin bref, nous arrivons sur le terrain, le directeur du duel organise tout cela, charge les pistolets « Messieurs, en place ! Allez ».

De quoi s'agissait-il ? Et bien figure-toi que Pierre Cot avait couché avec la maîtresse d'un très brave monsieur dont je connaissais très bien la famille et qui s'appelait Montefiore. Le père Montefiore n'avait pas aimé cela du tout et avait provoqué Pierre Cot en duel.

Nous voilà sur le terrain et je vois le père Montefiore calmement viser Cot et tirer posément. Il tire voulant véritablement le blesser, pas de résultat. A ce moment là, le généreux Pierre Cot met son pistolet en l'air et tire en l'air à la grande fureur de Montefiore qui dit « Je n'ai pas de leçon à recevoir de ce freluquet, on remet cela. »

« Ah non » dit Campinchi, « vous avez échangé deux balles sans résultat, nous allons le noter dans le procès-verbal de la réunion. C'est terminé ».

Quelque temps après je me rapproche de César et je lui dis : « Ecoute c'est quand même ridicule cette affaire. Tu as vu comment Montefiore a visé ton ami Pierre Cot, exactement comme moi je viserais un lapin à la chasse. Il aurait très bien pu le tuer pour une bêtise. Ce n'est pas parce que ce type avait couché avec sa maîtresse qu'il fallait le détruire ! »

Alors Campinchi cherche dans sa poche et me montre les deux balles qui n'avaient pas été mises dans les pistolets.



Tu veux que je te parle un peu de mon père. Ce n'est pas très facile de résumer en très peu de temps la vie d'un homme qui a exercé la médecine dans un pays de la Creuse pendant plus de 50 ans. En effet, il est venu s'installer à Gouzou il avait une trentaine d'années et il a exercé jusqu'à sa mort à 83 ans. Peu de personnes se rendent compte de ce qu'était à l'époque la vie d'un médecin de campagne. C'est un homme qui était médecin avant tout et qui a travaillé toute sa vie sans prendre jamais un jour de vacances autrement que pour ses périodes militaires et pour la guerre qu'il a faite : 14-18.

Quelle était son existence ? A cette époque-là, il n'y avait pas de voiture automobile, on circulait en voiture à cheval. Il y avait à la maison deux chevaux : l'un qui faisait les voyages le matin, un qui faisait les voyages l'après-midi. Et quand il y avait une urgence, on empruntait un cheval à quelqu'un du pays. Mon père était un médecin qui adorait son métier et qui le faisait avec beaucoup de scrupules. J'ai toujours eu pour lui une très grande admiration et elle était bien méritée. Je vais t'en donner quelques exemples.

A cette époque il n'y avait pas de chirurgien dans la région, un médecin comme mon père était obligé non seulement de faire de la médecine mais aussi de la petite chirurgie voire, lorsque cela était nécessaire de la grande chirurgie et les accouchements les plus compliqués. Il n'y avait pas de chirurgien à Guéret, pas de chirurgien à Montluçon, un seul chirurgien se trouvait à Limoges à 120 km, avec un seul train par jour qui mettait 4 à 5 heures pour faire le trajet. C'est tout.

C'est dire que devant une urgence, le malade serait arrivé mort à la clinique de Limoges si on l'y avait expédié. Que faisait mon père ? Il était admirable, il travaillait beaucoup et était au courant de toutes les questions de la médecine. Il recevait régulièrement la revue de Lucas Championnière qu'il lisait quoi qu'il arrive de A à Z. Par exemple, s'il allait en voyage, il avait 10 à 15 km à faire, en voiture, il donnait les brides à son petit domestique et pendant ce temps là il lisait son Lucas Championnière de sorte qu'il se tenait au courant de tout. Tout à l'heure je te parlais d'accouchements difficiles, dans la région on appelait le Docteur Bonnet. Un jour j'ai vu dans sa vitrine un instrument que l'on appelle un basiotribe. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un basiotribe ? C'est une espèce de forceps très puissant qui sert à broyer la tête d'un enfant lorsque la tête est grosse et que l'accouchement est impossible. Et bien, mon père, tout médecin de campagne qu'il était, dans un patelin de la Creuse, savait se servir d'un basiotribe et s'en servait même relativement souvent.

Que pourrais-je te raconter encore ?

Tiens quelque chose d'assez drôle. J'avais trouvé dans sa vitrine un petit instrument en argent que l'on appelle le « bouton de Murphy ». C'est un bouton en argent qui servait pour des hernies étranglées. A ce moment là, les paysans de la Creuse ne s'occupaient pas de leurs hernies étranglées. A ce moment là, les paysans de la Creuse ne s'occupaient pas beaucoup de leurs malades. On allait travailler dans les champs et on laissait le malade dans son lit et on ne s'en inquiétait que vraiment lorsque cela allait très mal. Alors je te parle des hernies.

Le paysan creusois à ce moment là ne s'occupait de la hernie que lorsqu'elle était étranglée et spacellée. Alors il prenait peur et appelait le Docteur Bonnet qui savait placer le « bouton de Murphy ». C'est à dire resséquer l'intestin, aboucher les deux trous l'un contre l'autre grâce au bouton, le rentrer dans l'abdomen et dire à la famille : « vous allez surveiller les selles de votre malade et dans 4 ou 5 jours au plus tard il rendra dans son pot mon objet que vous me rendrez car il est précieux ».

Je me souviens qu'à la fin de sa vie, voyant cet objet dans sa vitrine, je lui ai dit : « Ecoute, tu t'en es beaucoup servi de cet instrument là ? » Cela me paraissait assez archaïque.

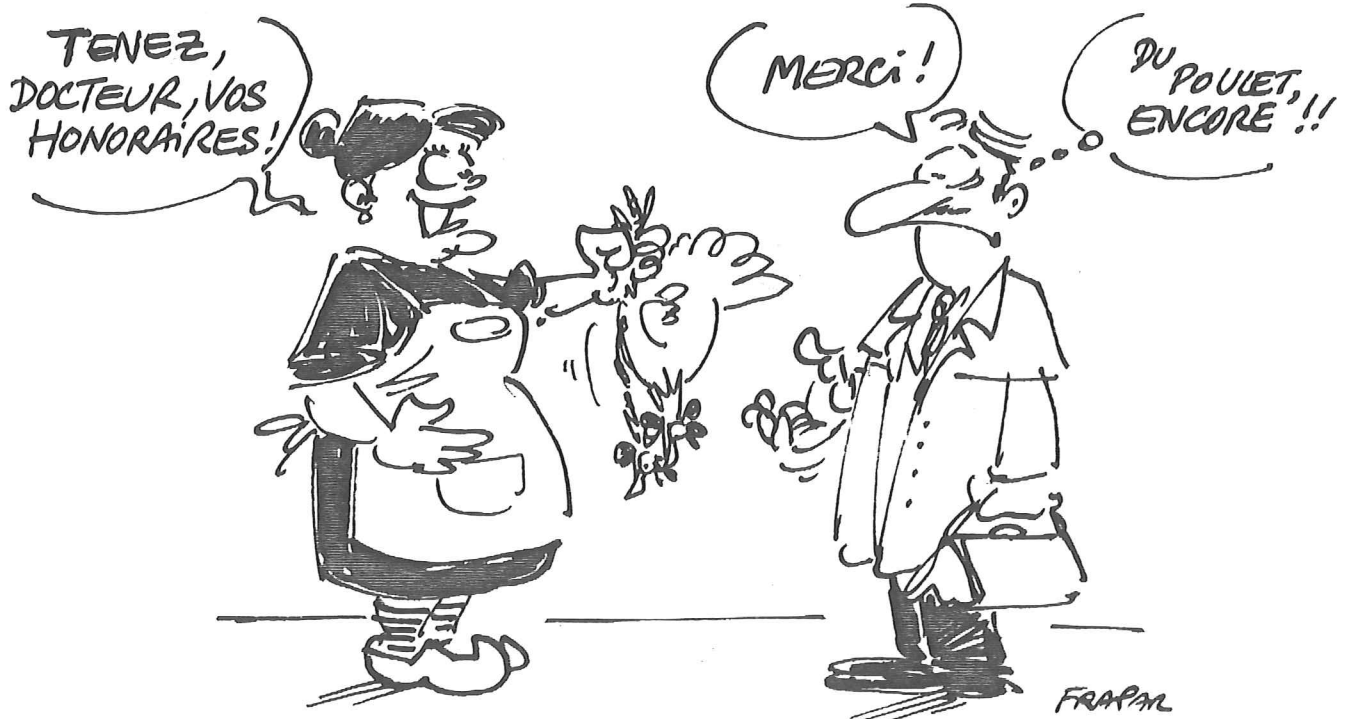
« Si je m'en suis servi ? Celui-là, il a peut-être bien fait 1 km ! » dit-il en parlant du voyage qu'il avait fait dans l'intestin de ses clients.

Sais-tu tout ce que cela rapportait à un médecin de campagne ? Songe qu'à l'époque, la consultation était payée 3 francs quand on la faisait payer. Le déplacement était payé 50 centimes le Km et combien de fois le paysan pauvre de la Creuse venait dire qu'il n'avait pas les moyens alors mon père passait l'éponge.

Et alors, comment le payait-on ? On lui apportait une paire de poulets. Cela valait à l'époque 25 sous la paire. Alors tu vois le métier que faisait cet homme et pour quel profit. C'était vraiment un grand bonhomme.

J'ai eu la satisfaction un jour dans l'amphithéâtre d'entendre le Professeur Robert Debré dire à ses élèves : « J'ai connu dans ma vie deux médecins admirables : le Docteur Mahoudeau d'Amboise et le Docteur Bonnet de Gouzou dans la Creuse ». Cela m'a fait grand plaisir.

SUITE AU PROCHAIN NUMERO



RETOUR DE MATERNITE OU LES ANGOISSES D'UNE JEUNE MERE

par Catherine Spalter²

La scène se passe en 1938. Madeleine, toute jeune maman, revient de la clinique avec son nouveau-né, une petite fille, Odile. Madeleine habitait alors dans son ancien appartement de jeune fille au dernier étage du 9 boulevard flandrin.

Une fois le bébé installé, on lui prépare son biberon avec l'aide de sa grand-mère, Berthe Lassalle. Le biberon étant prêt, on le présente à l'enfant qui se met à hurler. Le bébé ne bois pas et crie de toute la force de ses jeunes poumons. Les cris s'amplifient, l'inquiétude s'installe. Que faire ? C'est alors que, illuminée soudain par une idée salvatrice, Grand-Maman décide de faire appel à une spécialiste, en l'occurrence Miss Ena, la gouvernante des petits Lamy, qui habitait avec toute la famille Lamy, rue de Varenne, de l'autre côté de la Seine.

«Miss Ena, venez vite dit Grand-Maman au téléphone. Prenez un taxi et venez nous aider.»

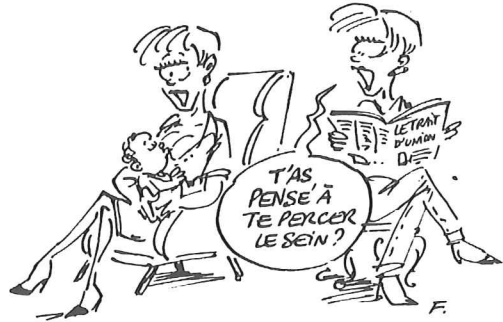
Miss Ena saute dans un taxi et arrive rapidement boulevard Flandrin. Elle fait son entrée avec toute l'autorité que lui confère sa longue expérience de puéricultrice.

Après s'être assurée que l'enfant n'a pas été piquée par une malencontreuse épingle de nourrice, elle prend le biberon d'une main experte, le présente au bébé mais l'enfant tète et hurle à la fois. C'est alors qu'elle s'aperçoit que la tétine n'était pas percée...

« Mais comment perce-t-on une tétine ? lui demande-t-on ? » Miss Ena fait une démonstration à l'aide d'une aiguille chauffée. Une fois la tétine remise en place et le bébé bien calé, elle lui administre son biberon dont l'enfant engloutit le contenu sous le regard ébahi, soulagé et émerveillé de sa mère, de son père et de sa grand-mère.

Cette histoire me fut racontée par Miss Ena elle-même dans les années 80 quand je suis allée lui rendre visite en Ecosse. Cinquante ans après, elle s'en souvenait encore. Je pense qu'elle n'était pas peu fière de son intervention quasi miraculeuse.

De nos jours, les jeunes mamans ont sûrement, elles aussi, bien des angoisses mais grâce à la tétine DODIE à trois vitesses, le problème de Madeleine, elles ne le connaissent pas !



LE SEIN DE MARIE-ANTOINETTE

par Claude Chappey

Nous venons de lire, Henri Bonnet évoque le souvenir de César Campinchi. Nous en profitons pour publier ici une anecdote le mettant en scène et qui nous est rapportée par Oncle Claude. En préambule, voici un bref rappel de qui était César Campinchi.

Né à Calatoggio le 4 mai 1882, il décède à Marseille le 22 février 1941 des suites d'une opération chirurgicale. Il épouse Hélène Landry. Surnommé « Ché-ché » dans la famille, ce très brillant maître du barreau, membre du Conseil de l'Ordre fut élu député en 1932. Ses talents d'orateur lui valent la présidence du groupe radical socialiste en 1936 et le portefeuille de la marine en 1937, 38, 40.

Oncle César Campinchi reçoit un Amiral de l'US Navy au Ministère de la Marine, place de la Concorde. Pendant l'entretien, l'Amiral laisse négligemment tomber la cendre de sa cigarette dans une cupule posée sur la table. « Savez-vous, Amiral, dans quoi vous avez posé votre cendre ? » demande Oncle César. « Dans le sein de Marie-Antoinette » précise-t-il. Abasourdi, l'Amiral ne sait comment s'excuser. Pour le mettre à l'aise, oncle César lui offre le moule d'un sein de Marie-Antoinette réalisé après sa décapitation.

Dès le lendemain, il demande au Mobilier National de le remplacer par un autre exemplaire. Après recherches, le Mobilier National ne trouve plus de moule d'un sein de Marie-Antoinette. Depuis cette date, la République Française ne possède plus le sein de Marie-Antoinette, Reine de France.



² qui vient tout récemment d'être grand-mère pour la seconde fois. C'est dire l'à-propos de ce témoignage. (NDLR)

RECHERCHE MINIERE DANS LE SAHARA DE MAURITANIE

par Philippe Bastid

NDLR : Pour information, la Mauritanie en 1983 était le 14^{ème} producteur mondial de fer, c'est dire l'importance des recherches minières pour son économie et est le 1^{er} producteur de fer dans le monde arabe. Philippe Bastid a contribué à la localisation d'importants gisements de minerais de fer et à ce titre a reçu une distinction qui correspond au grade d'officier de la Légion d'Honneur en France.

- Il faut que tu égorges une chèvre. Tu la feras rôtir en méchoui.
- Mais les rares nomades de cette région vendent leurs chèvres à 10 000 Ouguiyas. C'est trop cher.
- La malédiction d'Allah soit sur eux. Prépare-nous tout de même une chèvre. Nous sommes fatigués de tes menus immuables : pâtes, pâtes, puis riz, riz, et on recommence.
- Allah est le plus grand.

C'est ainsi que dialoguaient Mohamed, le chef de mission, et Aliine, le cuisinier, guide, mécanicien. Ils étaient abrités d'un vent de sable permanent sous une tente achetée au marché noir du Polisario, avec leurs compagnons : en tout :

- trois géologues dont Mohamed
- un géophysicien, Ahmed
- le cuisinier guide, mécanicien, Aliine
- Chbih, son souffre douleur,
- Philippe Bastid.

Tous avaient un rôle précis à remplir dans cette campagne d'exploration de minerai de fer, à l'exception de Ph. B, dont on ne sait trop pourquoi il était là.

Peut-être parce qu'en 1977, quelques quinze années auparavant, il avait fait partie d'une expédition qui avait repéré une colonne constituée de minerai de fer riche, bizarrement implantée au milieu d'un reg sans limite visible. Puis, on avait un peu oublié cette observation, et il a fallu attendre la fin de la guerre du Polisario pour s'intéresser de nouveau à cet indice minéralisé.

Ph. B était aussi admis parmi ses amis mauritaniens, car ceux-ci ont naturellement une indulgence déférente pour les anciens, dont ils pensent qu'ils ont de l'expérience (s'ils savaient ...), surtout si ceux-ci se trouvent à l'aise au milieu du désert, s'y plaisent, et s'imprègnent volontiers de la sérénité que procurent ces paysages immuables.

Cependant, seul non musulman parmi ce groupe de musulmans, Ph. B était retranché de la communauté cinq fois par jour, au moment des prières.

Malgré celles-ci, la recherche évoquée ci-dessus a été finalement infructueuse. C'est l'issue la plus fréquente des recherches minières. C'est pourquoi, il est nécessaire d'entreprendre de nombreuses campagnes de recherche, avec l'espoir que quelques unes aboutiront. C'est ainsi que la SNIM (Compagnie Minière d'exploitation des gisements de fer de Mauritanie) a récemment connu quelques success stories. Qu'Allah soit loué.



TRIBUNE LIBRE

EDITORIAL bis

Chacun d'entre nous vient de recevoir son carnet de santé. Le 17 octobre dernier 80% des médecins ont fait grève. Le gouvernement avec courage s'attaque à un dossier épineux. Mais l'on peut s'interroger sur le fond et la forme avec lesquelles il s'attaque au problème.

Avant tout un constat : des fonctionnaires de l'Etat ont échafaudé une réforme du système de la Sécurité sociale et l'on peut s'étonner du silence de l'Ordre des Médecins. Les énarques qui ont remplacé les normaliens aux postes les plus importants de l'Etat, ont contribué à faire de la France un Etat moderne. Mais à l'heure actuelle, leur « noyautage » de la vie politique et leur tradition de cooptation et de pantouflage les a semble-t-il éloignés de la réalité.

L'heure n'est plus aux rapports géniaux mais inapplicables, il faut être pratique. C'est cet esprit qui semble manquer à nos dirigeants, de quelque bord qu'ils soient.

Si les conditions d'exercice de la médecine n'ont plus de rapport avec celles de l'époque du père d'Henri Bonnet, l'esprit est resté le même.

Les médecins sont, à mon avis, un des derniers bastions de l'identité française faite de liberté et de qualité. Ce bastion va bientôt tomber.

D'après ce que j'ai pu lire, on assisterait à une volonté de nivellement par le bas :

- le médecin qui aura un chiffre d'affaires supérieur à un plafond déterminé devra reverser le surplus à la Sécurité Sociale. Aberrant : les médecins fermeront leur cabinet pendant quelque temps pour être sûrs de ne pas dépasser ce plafond.

- pour le médecin qui prescrit trop, tous les médecins devront payer une taxe.

Bientôt vous serez soignés à l'hôpital ou dans des centres sociaux dans lesquels, munis de tickets vous attendrez, des matinées entières, votre tour avant d'être reçu par un généraliste, pas forcément le même que la fois dernière, ni forcément mauvais, ni forcément bon et qui selon les cas, vous enverra ou non chez un spécialiste et qui sera peut-être habilité à faire des examens qu'auparavant seuls les laboratoires faisaient. Vous n'irez plus chez le médecin mais à la médecine

Et tout cela pourquoi ? Sans doute pour d'excellentes raisons mais lesquelles ? Il y a un manque d'information.

J'ai demandé aux médecins de la famille de donner leur point de vue. Ont-ils ou non fait grève le 17 octobre dernier et pour quelles raisons ?

Christophe BASTID
17 Bd Pessailhan
13009 MARSEILLE
Tél. / fax : 04 91 40 14 27
E-mail : amfa@msn.com

Chère Caroline

Merci pour ton courrier du 21 octobre dernier.

Ce que tu as perçu des réformes médicales me paraît correspondre assez bien à la réalité des mesures gouvernementales.

Je n'ai pas fait grève personnellement, par conviction d'abord car je déplore que ce soit devenu le seul moyen d'expression actuellement. Et d'autre part car je ne me considère pas comme malheureux. Je trouve même que la situation de beaucoup de médecins est enviable.

Effectivement les cotisations augmentent brutalement. D'un certain côté il faut bien admettre que pour combler le déficit il faut contribuer plus. Mais d'un autre côté, on peut déplorer qu'aucune mesure ne soit prise pour diminuer les arrêts de travail qui coûtent très chers à la Sécurité Sociale qui paye le salarié. Or, on sait comme les abus dans ce domaine sont légions...

Le carnet de santé est à mon sens un progrès incontestable, pour une meilleure coordination des soins et pour réduire la consommation médicale puisque tout sera centralisé sur ce carnet.

Pour ma part environ 80 à 90 % des patients que je vois sont adressés par un médecin généraliste. Cela me paraît être normal d'être jugé par ses pairs et d'avoir des comptes à rendre au médecin traitant qui doit avoir un rôle de juge moral.

Amitiés



ALI BABA ET LES QUARANTE VOLEURS
OU COMMENT DEVENIR UN VOLEUR EN QUINZE ANNEES D'ETUDES

par Christian Chappey

La mèche a été allumée par un ministre de la 5^{ème} république. A l'heure où plus aucun homme politique n'ose prendre la parole sans avoir auparavant consulté son conseiller en communication : il a osé !!

Comment ne pas déceler dans certaines de ses déclarations une suite logique des opérations « mains propres » menées tambour battant dans toutes les directions, sans la moindre réflexion.

Il faut réformer, Monsieur le Ministre, nous sommes tous d'accord mais pas de cette façon ! Il est plus facile quant on est à court d'idées de choisir un bouc émissaire. Les médecins sur la sellette, ce n'est pas nouveau ; force est de constater que certaines limites sont franchies : les « french doctors » ne seraient-ils pas des voleurs ? Voleurs de notre système social ? Trop d'honneur Majesté ... un honneur à la mesure du butin ! n'est-ce pas messieurs et madame les syndicalistes ?

Mais ne soyons pas ridicules, l'heure est grave ! Ces messieurs de la communication politique ont réussi en quelques semaines à ternir l'image d'une profession, forte dans l'opinion jusqu'à maintenant.

Encore plus grave ! Le Conseil de l'Ordre des médecins n'a pas réagi, il a choisi le silence comme meilleur argument. Dommage car voilà un cheval de bataille qui aurait pu redorer un blason bien terni.

Dès lors chaque médecin se retrouve seul. Seul avec sa conscience qui, rassurez-vous, ne l'oblige pas à consommer des somnifères. De ces solitudes, sur lesquelles le gouvernement souvent s'appuie, émerge une force vive et jeune qui refuse des accusations non fondées.

Le réveil risque d'être pénible pour tout le monde et pas seulement pour le médecin ! L'œil du médecin libéral et hospitalier ne peut nier les gaspillages. Mais quels gaspillages ? Qui sont les vrais coupables ?

Réformons, oui mais réfléchissons aussi.

- Il est absurde que des hôpitaux de 2^{ème} catégorie dans les grandes agglomérations surmédicalisées soient éternellement maintenues « la tête hors de l'eau » par des élus locaux qui par ailleurs voteront le budget global de la Sécurité Sociale. L'égoïsme électoral gaspille.

- Il est absurde que des directeurs d'hôpitaux raisonnent comme des « chefs d'entreprises ». Il faut consommer des soins à outrance pour être crédible vis à vis de la DRASS (Direction Régionale d'Action Sanitaire & Sociale). Le libéralisme hospitalier gaspille.

- Il est absurde de lancer une opération « carnet de santé » sachant que dans deux ou trois années l'informatique sera « reine » (coût : 1,3 milliard de francs).

A l'aube du 21^{ème} siècle, la France est malade et sa santé appelle de meilleures ordonnances. On parle de réformes de la Sécurité Sociale sans oser toucher à cette « grande Dame ». D'un côté un miroir déformant ne laissant pas la place à une autocritique positive, de l'autre des politiques flatteurs et peureux qui rédigent sans le savoir, la chronique d'une mort annoncée.

Nous savons tous où conduit le désir d'étatisation en général et celui de la médecine en particulier.

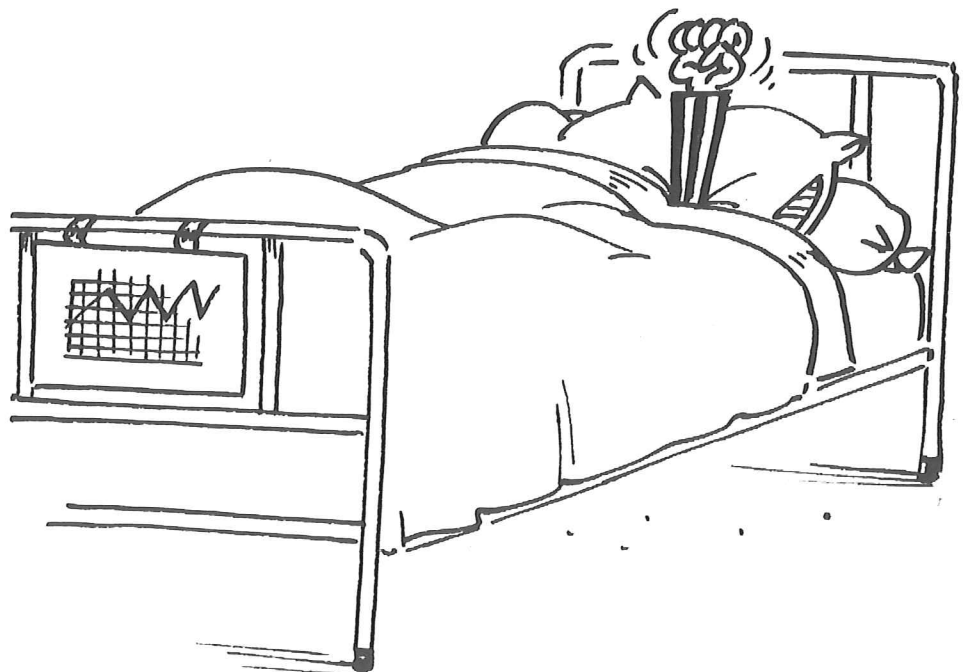
Il ne faut pas être aveugle, l'Etat ne pouvant s'occuper de tout, certains opérateurs surpuissants comme des chiens affamés se ruent sur la proie et se partagent le « gâteau ». Ils sont presque prêts, témoins certains regroupements de sociétés d'assurance, de mutuelles, le rachat de clinique par les spécialistes de la distribution de l'eau ... pourtant le sang et l'eau ne font pas toujours bon ménage.

Ainsi d'un tissu libéral indépendant et compétent, nous passerons à un système institutionnel de santé incontournable où le grand profit sera le leitmotiv et les médecins des O.S. démotivés. Diffusions médiatiques de l'information médicale, formation continue orientée, filière de soins, vive les cliniques qui soignent « plus blanc ». Fini la médecine indépendante. Fini le médecin de famille. Fini le libre choix.

Conseil de l'Ordre : où vous cachez-vous ?

Messieurs les politiques, êtes-vous devenus fous ?

Patients et contribuables, il est encore temps de se lever pour choisir.



COURRIER DES LECTEURS

Nous publions ici la lettre de Véronique Keefe, fille de Jean-Pierre Lassalle

30 septembre 1996

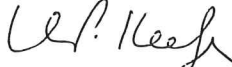
10730 Bear Oak Court
Burke, VA 22015-2403
USA
Tel: (703) 250-5909
Fax: (703) 250-5262

Chère Caroline,

Cela faisait déjà longtemps que je voulais vous contacter. En effet, mon père Jean-Pierre LASSALLE me transmet fidèlement tous les "Trait d'Union" dès leur parution. Ils font mon bonheur et je les partage avec joie avec mes fils (Nicolas, 16 ans, Frédéric, 14 ans et Philippe, 6 ans). Grâce à vous, c'est non seulement d'un "cours de famille" dont nous bénéficions, mais aussi d'un cours d'histoire: vous rendez-vous compte de l'impression que font toutes les photos publiées dans "Trait d'Union" sur de jeunes franco-américains? J'essaie, avec beaucoup de difficultés, de leur inculquer un sens de leur identité française, et vos photos sont pour moi une aide extraordinaire. Je crois qu'il ne peut pas exister de meilleur témoignage pour cette génération pour qui l'image est tellement importante. Je tenais à vous en remercier.

N'hésitez pas à publier mes coordonnées dans un prochain numéro de "Trait d'Union": au cas où des membres de la famille s'aventureraient dans mes parages (le nord de l'Etat de Virginie, dans la banlieue de Washington) je serais ravie d'avoir des visites. Avis aux amateurs: Washington possède de merveilleux musées (art, histoire, sciences, etc.)!

Bien à vous,



Véronique KEEFE (née LASSALLE)

ANNONCES

Naissance le 29 octobre de Nathalie, deuxième fille de Dominique Grininger-Spalter.
Naissance le 21 novembre de Maxime, troisième enfant de Djénane et Frédéric Chappey
Nous adressons toutes nos félicitations aux heureux parents !

Céline Leclerc (petite-fille de tante Colette Lamy) a été reçue à Science-Po (Paris).
Antoine Sabbagh (petit-fils de tante Ginette Lassalle) a obtenu son bac en juillet (mention B) et a été reçu à Sciences-Po (Aix en Provence).
Nicolas Wies (petit-fils de Philippe Delmas) en juillet 96 a obtenu son bac, son permis de conduire et est inscrit en Sciences et Techniques Industrielles, option génie mécanique (Versailles).
Nous félicitons tous ces étudiants et leurs souhaitons de très bonnes études.

LU DANS LA PRESSE

Le prix album du prix Saint Exupéry a été remis à Odile Weulersse lundi 25 novembre dernier pour *Aghali, berger du désert* (Hatier). Le prix Saint Exupéry «est une sorte de label qui garantit la qualité des livres proposés aux enfants». (*Le Figaro* 28 /11/1996)

Pour la survie du journal et afin de ne plus vous demander régulièrement une contribution pour les frais de reproduction et d'envoi du journal, je vous propose une participation annuelle à verser maintenant pour 1997. Rappel : 100 F. par an. Merci.